Parfois, les mots sont comme des flèches. Ils vont et viennent, blessent et tuent, comme à la guerre. Voilà pourquoi j'aime bien enregistrer les adultes. Surtout quand ils parlent de leurs affaires et que soudain, comme par magie, ils éclatent tous de rire en même temps.

Carla Guelfenbein

Le reste est silence

roman traduit de l'espagnol (Chili) par Claude Bleton

Au niveau du sol, ça ne manque pas de jambes qui s'agitent dans tous les sens. On en voit de toutes sortes : des jambes de chameaux, de lapins, de flamants, de singes, et même d'animaux dont je n'ai pas encore appris le nom.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tommy a douze ans, et une maladie cardiaque qui lui interdit les jeux turbulents des garçons de son âge. Caché sous une table, il s'amuse à enregistrer sur son Mp3 le joyeux verbiage d'un banquet nuptial. Et voilà que l'on parle de sa mère, brutalement disparue dix ans plus tôt. Une brèche s'ouvre dans les secrets si bien gardés d'une famille recomposée, comme il en existe tant.

La vie que tous croyaient ordonnée et paisible dérape, et les liens se distendent à mesure que l'histoire se tisse. Dans les non-dits de l'autre, chacun cherche sa propre vérité. L'enfant découvre à travers la mort violente de sa mère l'improbable "faute" de la judéité. Le père voit se raviver l'abyssale impuissance à protéger ceux qu'il aime. Et la belle-mère d'affronter une fragilité qui lui vient de l'enfance, une incapacité d'aimer et d'être aimée.

CARLA GUELFENBEIN

Carla Guelfenbein est née en 1959 à Santiago du Chili. Exilée en Angleterre après le coup d'Etat de Pinochet, elle y étudie la biologie, puis le dessin. De retour au Chili, elle travaille dans des agences de publicité. Le reste est silence *est son troisième roman, en cours de traduction dans une dizaine de langues. Actes Sud a publié en 2007* Ma femme de ta vie *(Babel n° 963).*

DU MÊME AUTEUR

MA FEMME DE TA VIE, Actes Sud, 2007 ; Babel, 2009.

Titre original :
El resto es silencio
Editeur original :
Editorial Planeta Chilena S. A., Santiago
© Carla Guelfenbein, 2008

Illustrations de Carolina Schutte
représentée par Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02259-4

CARLA GUELFENBEIN

Le reste est silence

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

ACTES SUD

pour Micaela et Sebastián

Dis-le-lui, avec les événements importants et minimes qui nous ont menés… Le reste est silence.

WILLIAM SHAKESPEARE

Première partie

SILENCE BLANC, SILENCE NOIR



1. ♐

Parfois, les mots sont comme des flèches. Ils vont et viennent, blessent et tuent, comme à la guerre. Voilà pourquoi j'aime bien enregistrer les adultes. Surtout quand ils parlent de leurs affaires et que soudain, comme par magie, ils éclatent tous de rire en même temps.

Au niveau du sol, ça ne manque pas de jambes qui s'agitent dans tous les sens. On en voit de toutes sortes : des jambes de chameaux, de lapins, de flamants, de singes, et même d'animaux dont je n'ai pas encore appris le nom. A ma table sont assises trois dames aux chevilles aussi grosses que les pattes d'un éléphant, un homme chaussé comme un golfeur, et une girafe qui finit par enlever ses sandales dorées. Ils ont beau tous parler en même temps, je n'aurai pas de mal à obtenir un enregistrement qui en vaille la peine, je branche mon Mp3 et j'enregistre :

— *Teré et son mari sont arrivés chacun dans une voiture différente, tu as remarqué ?*

— *Non, mais ça ne m'étonne pas.*

Dans le parc, les jeunes mariés posent devant un photographe, avec la volière du grand-père en toile de fond. Mon cousin Miguel sourit comme s'il avait un bout de bois en travers de la bouche. Au milieu des robes colorées, je repère Alma. Elle agite les mains et dessine des figures quand

elle parle. Ses cheveux sont roux et elle a le même nom que le plus grand radiotélescope du monde. La principale mission d'ALMA est d'étudier la formation des étoiles. Avec Kájef, mon meilleur ami, nous avons découvert qu'il peut analyser des particules organiques comme le carbone, ce qui résoudrait la Grande Enigme de l'apparition de la vie. C'est incroyable, la quantité de choses qu'ALMA peut voir. Par contre, Alma, la femme de papa, est plutôt distraite. Mais je m'en fiche, parce que ça ne la gêne pas que je sois un peu lent et maladroit. On fait parfois des choses que papa désapprouve. Aujourd'hui, par exemple, c'est elle qui l'a persuadé que mes cousins se moqueraient du costume d'enfant vieux que je porte dans les grandes occasions. Pourtant, nous savons tous les deux que ma façon de m'habiller est sans importance. On ne peut pas dire que mes cousins soient méchants, mais ils ont toujours l'air pressé des gens qui vont chercher un trésor dans une contrée lointaine, mais sans vous inviter.

— *Je t'assure que non, elles ne se connaissent même pas.*

La voix de la femme est aussi rauque que celle d'un crapaud. Je lève un peu mon Mp3.

— *Je croyais qu'elles étaient amies. Tiens, elle est là, avec les jeunes mariés, devant la volière.*

De tous les oiseaux qu'il y a dans la cage de mon grand-père, mes préférés sont les faisans dorés.

— *Tu es folle, jamais de la vie, tu connais Marisol !*

La brise marine soulève la nappe. Des chaussures d'homme s'arrêtent devant la table sous laquelle je suis caché.

— *Carmen, comme je suis content de te voir !*

C'est papa, avec cette voix de docteur qu'il ne laisse jamais à la maison. S'il me surprend à

enregistrer les adultes, il va piquer une belle colère. Il appelle ça "une atteinte à la vie privée des gens". Mais je me demande un peu ce que c'est, la "vie privée". Si je comprends bien, c'est ce qu'on fait et ce qu'on ressent quand on est seul. Dans ces conditions, ces conversations n'ont rien de privé.

Une dame agite son pied dans tous les sens, on dirait qu'elle a un caillou dans sa chaussure.

— *Je vous en prie, restez assise*, insiste papa.

Je retiens mon souffle sans lâcher mon Mp3.

— *Il y a des années qu'on ne s'est pas vus*, dit la femme.

— *Cinq, six ?*

— *Au moins.*

— *Tu es en pleine forme, Carmen. Comme je suis content que tu sois venue. Et Jorge ?* – Papa parle sur un ton détendu et joyeux, celui qu'il utilise quand on lui demande un conseil.

— *Il est parti avec une fille il y a deux ans. Sa secrétaire !* explique la femme en partant d'un grand éclat de rire. *Ne t'inquiète pas, je suis ravie, elle m'en a débarrassé. C'était un bon à rien.*

— *Si tu le dis !* répond papa.

— *Nous le disons toutes*, intervient vivement une autre femme. – A croire qu'on l'a piquée avec une aiguille.

Peu après, les chaussures de papa s'éloignent. J'ai de la chance qu'il ne m'ait pas vu. Papa et Alma restent ici et moi je dois rentrer à Santiago avec un oncle. "Nous avons besoin de nous reposer de vous", m'a dit Alma de sa voix douce, avec un grand sourire. N'empêche, j'ai trouvé que ce n'était pas juste.

— *Juan s'est remarié, n'est-ce pas ?*

— *Oui, avec une femme beaucoup plus jeune que lui.*

— *Un peu maigrichonne et pâlotte pour mon goût*, déclarent les chaussures de golf.

Les adultes ont des étiquettes sur le front, où sont écrites des choses du genre : "Tu es la personne la plus rasoir que je connaisse", ou bien "tu sens mauvais", ou bien "je serais ravie de t'embrasser". Bien sûr, d'ici, sous la table, je ne les vois pas. J'en ai assez d'être dans cette position, recroquevillé comme un œuf, mais dans ce contexte on trouverait bizarre de me voir sortir de là-dessous d'un air détaché.

Les commentaires reprennent :

— *Ah, la jeune mariée, elle est vraiment divine !*

— *Tu parles de Julia ? Oui, c'est une petite brunette. Sa famille est du Sud. Personne ne les connaît*, glose la girafe, triturant ses mots comme si elle mâchait un furet.

— *En tout cas, heureusement que Juan s'est remarié ; la maladie de Soledad a été tellement triste et foudroyante !*

— *La maladie ? C'est incroyable la quantité de mensonges qu'on peut nous faire avaler !* dit Mme l'éléphante.

— *Des mensonges, quels mensonges ?*

— *Ah, mon Dieu, j'aurais dû me taire ! Désolée. De grâce, ne me posez plus de questions.*

Comme je suis sous la table, je ne peux pas voir l'étiquette de l'éléphante, mais j'ai bien l'impression qu'elle a envie de parler.

— *Tu ne peux pas nous laisser comme ça.*

Après quelques secondes de silence, l'éléphante reprend :

— *Soledad n'est pas morte de maladie. Elle s'est suicidée.*

— *Quoi ? Elle n'est pas morte d'une rupture d'anévrisme ?*

— C'est ce qu'on a raconté pour éviter le scandale, mais Soledad s'est suicidée, je peux te le signer des deux mains.

Je sens une douleur dans la poitrine. Le Mp3 m'échappe des mains et heurte le sol avec un bruit sec. Maman est tombée malade quand j'avais trois ans. On m'a dit qu'elle était tombée malade subitement. Et qu'elle était partie.

— C'est un des secrets les mieux gardés de la famille Montes.

— Mais Soledad était en pleine forme, toujours si gaie, si enjouée.

— Oh, les apparences sont trompeuses. Ce n'est pas parce que Soledad avait l'air heureuse qu'elle l'était. En réalité, avant de se suicider, elle a passé plusieurs mois dans une clinique. Celle d'Aguas Claras.

— J'ai du mal à te croire. J'y ai travaillé une fois comme volontaire. Pas pour Soledad. Il y avait un joli parc, mais le reste faisait de la peine.

Au début, je pensais tout le temps à maman. Mais un jour j'ai compris que j'aurais beau me donner du mal, je ne pourrais m'empêcher de grandir et d'oublier. Les deux vont de pair, impossible de les dissocier.

— Ils ne voulaient pas qu'on le sache. Si on l'avait mise à la clinique La Europea, ils auraient sûrement rencontré quelqu'un de connaissance. Tiens, c'est à cette époque-là qu'on avait interné le fils de María Elena, mais à La Europea, bien sûr.

Mes souvenirs d'elle ressemblent à des films. Il y a une image qui revient toujours. Nous sommes étendus par terre dans une pièce vide, maman et moi. Elle me prend dans ses bras. Au plafond, il y a une fenêtre par où on voit le ciel. De temps en temps je ferme les yeux et je m'imagine à cet

endroit. Mais je finis toujours par souhaiter que ce soit pour de vrai.

— *Pauvre Juan.*

— *Il doit bien y être pour quelque chose, non ? On a beau dire, c'était sa femme.*

— *Ne dis pas de bêtises. Juan est un ange.*

— *A propos, vous êtes au courant, pour l'ex-mari de Toti ?*

Si maman s'est ôté la vie, ça signifie qu'elle ne m'aimait pas. Je retiens ma respiration et je compte : dix, neuf, huit, sept, je suis sûr que je peux remonter le temps, me retrouver avant d'être sous cette table, six, cinq, la mammouth est capable de dire n'importe quoi pour impressionner ses copines, quatre, trois, deux… J'ai la tête qui tourne et je sens mille pincements dans l'estomac, comme si une hélice tournait dans mes tripes. Je n'en peux plus. Je prends mes jambes à mon cou. Je glisse et je tombe. Je me fais mal aux genoux et aux mains.

Je suis arrivé tout au bout, à l'à-pic où le jardin surplombe la mer. La lumière du ciel est blanche. Mes cousins jouent au ballon dans le haut du parc. Je m'assieds dans l'herbe. Je prends mes jambes dans les bras et j'y enfouis la tête. Je sens très mauvais. Je ne sais pas à quel moment mes tripes ont capitulé. Maintenant, je suis vraiment perdu.

Parfois, je sais ce que c'est de se sentir malheureux, d'attendre la nuit pour me cacher sous les draps, fermer les yeux et fuir pour toujours dans la vedette de Kájef. Je me demande si maman ressentait la même chose ?

2. ♒

Sur la piste, les jeunes se sont mis à danser. J'enlève mes chaussures à talons et je m'engage dans le jardin, sur le gravier du sentier. Quand j'atteins le bois de *peumos*, je m'étends dans l'herbe. C'est un après-midi chaud, et les vagues retombent avec prudence sur la barrière d'algues. Derrière la maison, sur l'immensité verte du club de golf, on distingue les silhouettes d'un groupe de joueurs. Je me rappelle la première fois que j'ai mis les pieds ici, dans la résidence d'été de la famille Montes. Maintenant, sept ans après, la sensation de ravissement et de crainte qu'elle me produisait s'est envolée.

Je revois nettement le père de Juan, assis dans un fauteuil Louis XV, front haut et nez effilé d'aristocrate caustique, avec sa façon indolente de relever la tête et de me regarder. Il avait une expression qui, sans cesser d'être affable, soulignait la distance de celui qui n'a jamais complètement reconnu les personnes qui l'entourent. Il avait dû être choqué par le bébé de quelques mois que j'amenais dans une poussette et qui de toute évidence n'était pas le fruit de l'union récente avec son fils. Cependant, son humeur ne varia pas d'un pouce. Cette attitude, à la fois détendue et froide, était une pantomime parfaitement assortie à la toile de fond de la maison et à son mobilier. Dans

ce lieu figé dans le temps, je voyais mal où j'aurais pu me sentir à l'aise ; et pourtant, mon seul désir dès le premier instant fut de le rencontrer.

Après le repas, nous allâmes nous promener dans le parc. Juan avait pris la poussette de Lola, et nous parcourûmes avec son père les chemins qui serpentaient entre les buissons de buis et les fontaines reflétant les couleurs changeantes du ciel. De temps en temps, Juan me souriait, évaluant mes réactions du regard. Mille détails nous séparaient et nous distinguaient, mais à l'époque je n'étais pas prête à les admettre.

Après la promenade, don Fernando voulut me montrer sa bibliothèque. Juan devait passer quelques coups de fil et s'excusa de ne pas nous accompagner. Je suivis don Fernando le long du vaste couloir couvert de céramique qui nous amena – tout au bout – à la bibliothèque : une pièce haute de plafond, avec de grosses poutres et des murs en pierre. Don Fernando me montra sa collection de pipes, puis il monta sur un escabeau et prit un album de photographies posé sur une étagère du haut. En me le tendant, sa voix prit un accent pompeux et péremptoire :

— Ouvre-le.

Je vis des dizaines de photographies de Juan, des années d'adolescence à la maturité. Ses voyages, ses amis, les sports qu'il avait pratiqués, sa métamorphose. Toutefois, ce ne seraient pas les images qui resteraient gravées dans ma mémoire, mais les espaces vides entre elles, les dizaines de photographies qui avaient été supprimées dans ces pages.

— Ce sont les photos de Soledad, expliqua don Fernando. Ils se sont connus tout petits.

Je frémis en constatant avec quelle méticulosité Juan avait supprimé les images de sa femme. Je

tournai les pages de l'album une par une, sous le regard attentif de don Fernando. Ce jour-là, je me posai une question qui reviendrait par la suite : Qu'y avait-il sous son apparence d'homme juste et serein ? De la même façon qu'il avait enlevé les photographies de sa femme décédée, il devait y avoir d'autres aspects de sa vie que je ne connaîtrais jamais : désirs cachés, peurs, obsessions. Je serais peut-être aussi un jour un espace vide dans un album de photographies.

Ce jour-là, don Fernando me posa une seule question, qui me frappa : il voulait savoir si j'avais une ascendance juive. Je répondis par la négative. Avec un sourire, il souligna qu'il trouvait cela très bien. J'ajoutai que, en fouillant un peu, je découvrirais peut-être un ancêtre juif, comme dans beaucoup de familles. Don Fernando fit tournoyer sa canne à pommeau d'argent et dit que la terre était ronde avant Christophe Colomb, mais que jusqu'alors les hommes avaient très bien vécu en pensant qu'elle était carrée. Je trouvai son commentaire ambigu. Laissait-il entendre que si j'ignorais une éventuelle ascendance juive, je pouvais vivre comme si je ne l'avais pas ?

Quand nous rejoignîmes Juan, je ne lui dis pas que j'avais vu son album. Je ne lui en ai jamais parlé. Peut-être par crainte de découvrir une chose qui me blesse ou qui nous sépare. Pourtant, des années plus tard, à la suite d'un incident que j'ai oublié, je lui ai répété la question étrange de don Fernando. Sur un ton tranchant, il m'a répondu que son père était vieux et que c'était sa façon d'attirer l'attention. Je n'étais pas très convaincue, mais je préférai ne pas creuser plus avant. Quant à Soledad, la seule photographie que je connais d'elle, Juan la garde jalousement dans un tiroir de son bureau.

Avant de rentrer à Santiago, don Fernando ouvrit une bouteille de champagne et porta un toast en notre honneur. Notre relation n'aurait pu se maintenir sans son consentement. Il m'est arrivé d'en parler avec Juan, et chaque fois il a été catégorique, affirmant que cela n'aurait rien changé, l'avis de son père était loin de l'affecter, seul comptait le sentiment que nous avions l'un pour l'autre. Cependant, avec le temps j'ai pu constater que les opinions de sa famille sont déterminantes pour lui. J'ai aussi fini par comprendre que la cordialité de don Fernando à mon égard, et donc celle du noyau familial, n'a pas été le fruit du hasard. Mon physique slave et le vernis de culture acquis en Europe ont joué en ma faveur. Si j'avais été brune, petite et provinciale, ils auraient eu beaucoup plus de mal à m'accepter. L'époque aussi a influé. Aujourd'hui, ignorer les différences est, pour les esprits qui se croient éclairés, un comportement raffiné. Même si en privé ils les trouvent déplorables. Don Fernando a sans doute compris le bénéfice qu'il pouvait tirer de notre liaison. M'accueillir, c'était apparaître face à ses contemporains comme un homme moderne, sans courir de grands risques. Dès le premier instant, j'ai montré que j'étais une femme assez docile pour m'adapter à ses habitudes et à sa vie.

≈

Sur la grande terrasse, les adultes déambulent en couples et se saluent d'un hochement de tête. Les hommes se donnent l'accolade en distillant quelques rires, se rappelant peut-être qu'ils ont grandi ensemble, qu'ils étaient dans les mêmes écoles et qu'ils ont abordé la vie par la même voie. Certaines tables sont encore occupées par des gens qui

sirotent un digestif ou mangent des petits fours, le visage en sueur et l'air de vouloir à tout prix passer un bon moment. Juan, attablé avec trois de ses frères, glisse de quelques centimètres sur sa chaise pour étendre les jambes. Soudain, il sort son portable et le porte à l'oreille, se lève et s'éloigne de quelques mètres. Il acquiesce à plusieurs reprises. Peu après, il s'approche du sentier qui s'engage dans le jardin et lance un coup d'œil circulaire ; il doit me chercher. Je l'observe un moment avant de me montrer. S'il m'aperçoit, c'est que la connexion existe encore. Avec Tommy, on s'amuse beaucoup à se chercher par télépathie. Il ne sait pas qu'il a une odeur très caractéristique, une odeur d'enfant, comme ma fille Lola, mais plus forte. Juan ne m'a pas découverte. Je ne vais pas l'aider. Il s'approche de son père. Assis en solitaire, attentif aux mouvements erratiques des invités, don Fernando tient sa canne bien droite et surveille la décence d'autrui avec une sévérité devant laquelle il est impossible de ne pas se sentir intimidé. Juan pose la main sur son épaule et l'embrasse sur la joue. Prend-il congé ? Impossible. Nous avions décidé de passer la nuit à Los Peumos. Nous avons besoin d'être seuls. Surtout de changer – ne serait-ce qu'un tout petit peu – la routine quotidienne, d'ouvrir un interstice par où ramener le désir. Chaque jour, ce geste qui déclenche le mécanisme de la passion devient de plus en plus difficile. J'ai mis tous mes espoirs dans cette nuit. Si nous échouons, nous ne pourrons plus accuser les enfants, les soucis de la journée, la fatigue. Juan a repris son portable et il marche en faisant de grands gestes. Je me lève pour aller à sa rencontre et j'aperçois la silhouette menue de Tommy à l'autre bout du jardin. Il est seul, comme toujours, et il bataille dans le vide

avec une branche. Je descends la petite éminence et repars en direction de la terrasse sur le gravier du sentier. Quand j'ai rejoint Juan, celui-ci prend congé d'un de ses frères avec une expression soucieuse. Je remets mes chaussures et je lui demande ce qu'il se passe.

— Pour l'enfant, on a trouvé un cœur. Il est en route, dit-il en regardant l'heure.

— Mais, Juan, tu m'as dit que dans ce cas tu laisserais Sergio s'occuper de tout.

— Désolé, Alma.

Dans son expression sévère, je cherche en vain un sentiment authentique de regret.

— Tu crois qu'il suffit de dire "désolé" ? lui dis-je sournoisement. Tu m'avais promis. On l'avait prévu depuis des semaines.

— Il faut que j'y aille, vraiment. C'est mon devoir.

— Il y a deux ans que Sergio attend que tu lui donnes enfin sa chance.

— Pas cette fois.

— Alors, ça n'arrivera jamais. C'est cela qui te fait jouir, hein ? Ouvrir les portes de la salle d'opération et voir ces visages qui t'observent comme si tu étais Dieu. Je serre les lèvres pour étouffer ma colère. Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ça ne fait rien, tranche-t-il avec mesure et froideur.

Il se passe la main dans les cheveux et dégage son front large. Une mèche rebelle retombe sur ses sourcils. Il respire à fond et déclare sur un ton où perce l'émotion :

— C'est un garçon de douze ans, comme Tommy.

— Et alors ? Sergio est aussi compétent que toi pour cette opération ; sinon, il ne te proposerait pas de la faire. Je veux que tu restes, c'est important pour nous.

Je lui parle tout bas, il préfère ça quand nous sommes en présence de tierces personnes. Juan lève les yeux au ciel avec un air agacé.

— Alma, je t'en prie, n'insiste pas. Ne me complique pas les choses.

Une grimace d'inquiétude et de colère se dessine sur son visage.

— Mais c'est mon intention, tu ne l'as pas compris ? De te compliquer les choses. Au moins, ça t'oblige à réagir un peu.

— Je dois y aller. Tu as vu Tommy ?

— Il est là-bas, lui dis-je en le montrant du doigt. Va lui dire que tu t'en vas.

— J'ai demandé à mon frère Rodrigo de vous ramener à Santiago. Ça te va ?

— Très bien.

Il m'embrasse et de la main me caresse la joue, en homme bon et sensé qu'il est. Je le regarde s'éloigner et je vois la silhouette maigrelette de Tommy se découper sur le pré, bataillant comme toujours contre un ennemi imaginaire.

3. ♐

Les forces ennemies ont envoyé un émissaire qui a pris l'apparence de mon père. Je dois résister, prendre les armes, mais surtout croire fermement que le Bien l'emporte toujours sur le Mal.

Je l'entends m'interpeller de loin :

— Salut, champion !

Du beau travail. On lui a même appris notre langage commun. Heureusement, mes pouvoirs pour détecter le danger sont extrêmement efficaces. Avec mon arme, je me mets en garde.

— Il faut que j'aille à Santiago, la clinique m'a appelé. Toi, tu rentres à la maison avec Alma et ton oncle Rodrigo. Viens me dire au revoir, Tommy.

Il ne m'aura pas. Plus jamais. Bien sûr que je veux l'embrasser. J'aimerais l'entendre dire que maman ne s'est pas ôté la vie, qu'il s'agit encore d'une de ces histoires de grandes personnes qui, en passant de bouche en bouche, se remplissent de monstres et de malheurs. L'homme qui a pris l'apparence de mon père ramasse une arme et se met en garde.

— Très bien. Si tu veux régler ça au corps à corps, allons-y, dit-il.

Je lève mon bâton et l'abats sur le sien. Jusque-là, je n'avais jamais attaqué quelqu'un qui ne soit pas dans ma tête. Je pousse encore deux ou trois fois mon attaque. Un coup de chance, j'avais mis un jeans dans mon sac à dos, au cas où mes cousins

décideraient par miracle de m'associer à une de leurs aventures. J'ai donc changé de pantalon, mais quand même j'ai peur que papa ne me reconnaisse à ma mauvaise odeur. Il ne cherche pas à se défendre.

— Ça suffit, Tommy. – Il m'arrête avec un sourire qui n'en est pas vraiment un. – Je te rappelle que tu ne dois pas t'agiter.

Sur son front, l'étiquette dit : "Tu sais que tu es fragile et que tu ne pourras jamais me battre." Je lui porte un nouveau coup. J'ai désobéi. L'homme pare mon attaque. Nos armes s'immobilisent, l'une contre l'autre. On est face à face. J'ai un peu de mal à respirer. Je regarde son menton carré, son front sillonné de longues lignes, et en même temps j'essaie de toutes mes forces de dissimuler ma respiration irrégulière. Je pourrais dessiner son visage les yeux fermés, millimètre par millimètre. Le plus souvent, j'imagine que c'est celui d'un guerrier sage et habile. Le guerrier que je deviendrai moi-même, avec le temps et l'aide de mon ami Kájef. Mais je ne sais plus ce que je vois. Papa m'a menti. J'ai les yeux qui piquent, je bats des paupières ardemment. Je dois continuer le combat.

— On reprendra un autre jour, Tommy. Il faut que je parte.

Il jette son bâton et s'approche pour me dire au revoir.

— Et qui tu dois opérer, maintenant ?

— Un enfant, il s'appelle Cristóbal Waisbluth. On attendait un cœur pour lui et on l'a trouvé. On le livre à la clinique en ce moment même.

— Ça veut dire que quelqu'un est tombé dans le coma, n'est-ce pas ? Un enfant aussi ?

— Je ne le sais pas encore. Ça pourrait être le cœur d'un adulte. Je te le dirai demain. Prends soin d'Alma pour moi. Tu me le promets ?

Il me tient par la barbichette, m'embrasse sur le front et s'en va d'un pas rapide, la veste sur l'épaule.

Quand vous avez besoin d'un cœur, vous espérez pour de vrai que quelqu'un meure pour que vous puissiez vivre. Je ne trouve pas ça bizarre. Ma vie serait beaucoup mieux si Lola, ma demi-sœur, disparaissait. Moi aussi, quand j'ai commencé d'aimer Alma, j'ai dû laisser mourir un peu maman. Je ne pouvais pas avoir un cœur qui se dispersait dans tous les sens.

Je récupère mon bâton et je m'acharne dessus. Je n'ai pas fini de le mettre en pièces quand je m'aperçois que le soleil va sombrer dans la mer. Alors qu'il descend à toute vitesse, je pense que c'est le seul moment où les êtres humains peuvent voir le mouvement de la terre. Ça me plaît pour ça, et pour le rayon vert. Alma a beau soutenir qu'il s'agit d'un phénomène optique, je n'en suis pas si sûr. On est convaincu de l'avoir sous les yeux, parce qu'on aime bien le voir. Je suis bon dans ce domaine, je m'invente des hommes, et même des souvenirs. Sinon, comment expliquer que je me rappelle la mort de maman ?

Grandir, c'est comme monter sur une montagne avec une grande pancarte autour du cou sur laquelle est écrit : OUBLIE. Parfois, je retiens ma respiration pour arrêter le temps, ou bien je fais des pas en avant ou en arrière, ou bien je compte de un à cent et ensuite de cent à un. Alors, je ne comprends pas pourquoi le temps ne peut pas remonter avant, à l'époque où maman était encore vivante.

4. ⌛

Dans le hublot, les têtes sont de plus en plus petites. Je sais que c'est impossible, mais je cherche quand même les cheveux roux d'Alma. Je n'avais pas l'intention de me disputer avec elle. Mon départ n'était pas prémédité, c'est simplement comme ça que les choses se sont présentées. Vu de haut, tout devient insignifiant : les reproches d'Alma, le comportement si spécial de Tommy, mon père et ses coups de sang, mes frères et leurs soucis. L'altitude – comme le temps – permet de distinguer ce qui nous est le plus agréable. Je repense à ma bagarre avec Tommy. Je ne l'avais encore jamais vu déployer l'énergie propre aux enfants de son âge. Il grandit enfin.

Je suis obligé de penser qu'un lien particulier me rattache à Cristóbal Waisbluth. Lui et Tommy sont nés avec la même anomalie, une maladie cardiaque assez rare : l'hypoplasie du ventricule gauche. La différence, c'est que, aux trois opérations selon le procédé Norwood, le cœur de Cristóbal n'a pas réagi aussi bien que celui de mon fils.

Emma, sa mère, me rappelle Soledad. Pas par son physique. Soledad avait presque un corps d'enfant ; en revanche, la mère de Cristóbal, sans être grosse, a une complexion robuste, faite pour affronter l'adversité. Ces deux femmes ont connu l'épreuve de donner naissance à un enfant dont

le ventricule gauche, plus petit que la normale, ne pouvait assurer la circulation nécessaire pour irriguer tout le corps. A un enfant qui pouvait mourir d'une minute à l'autre.

Ni Soledad ni moi n'étions préparés à ce que nous allions vivre. Mais, contrairement à Soledad, j'avais une solution de rechange : quand nous avons découvert la maladie de Tommy, j'ai décidé de me spécialiser en chirurgie cardiaque. Il y avait toujours un dilemme à résoudre, un traitement à suivre, une information à glaner. D'une certaine façon, mon activité et mon sens pratique m'épargnaient d'avoir à fouiller dans mes émotions. Quant à Soledad, elle a vécu intensément toutes ces étapes, et elle a sans doute compris combien ses efforts pour les surmonter étaient stériles. Les premiers mois de vie de Tommy, Soledad les a passés presque tout le temps à côté de son berceau, à l'hôpital. Une fois, elle a réussi à rester trois jours et trois nuits sans quitter son chevet, sans même aller prendre une douche. Sa mère a dû venir à la clinique et exiger qu'elle se ménage. "Tu veux mourir, toi aussi ?" lui a-t-elle crié. "Mon fils ne va pas mourir, maman. Je veux que tu t'enfonces bien ça dans la tête. Pas tant que je serai vivante." Les éclats féroces de ses regards nous faisaient peur. Elle semblait capable de tout obtenir de n'importe qui pour sauver la vie de son fils. Que n'avons-nous soupçonné à ce moment-là toute la part d'ombre cachée dans ses paroles.

⌛

L'intervention est prévue dans une heure. Je sens l'inquiétude me gagner. Un état où se conjuguent des tendances aussi contraires que la maîtrise de soi et l'incertitude. Je ne peux ignorer qu'à tout

moment la situation peut prendre un tour imprévu, cet élément que les croyants comme moi appellent la force divine ; pour les fatalistes, c'est le destin, et pour d'autres encore, le hasard.

J'approche de la capitale. Les premiers éclairages des rues dessinent des droites et des courbes sur la surface obscure de la terre. Santiago, qui a l'air plutôt chaotique pendant la journée, a la délicatesse d'un dessin quand la nuit tombe. Et il y a moins de deux heures, sur une de ces lignes géométriques, quelque part dans cette ville, la jeune fille qui donne son cœur a péri dans un accident.